

tre, que ce vieil ami, en demeurant auprès d'eux, venait de leur donner une inestimable preuve d'affection ; et sans lui désormais, mais aussi sans Mme Orvanne, ils allèrent camper chaque jour dans un endroit pittoresque, avec livres, crayons, appareil de photographie, et... Rosel, la distraction suprême.

Après les angoisses passées, cette vie était si douce que Suzan ne s'ennuyait pas. Elle retrouvait la campagne charmante, se réjouissait du retour des forces de Jacques, de la vigoureuse "poussée" de Rosel, et aussi du "teint merveilleux" que reflétait son miroir.

—Nous rajeunissons, disait-elle parfois en riant. Nos amis ne nous reconnaîtront plus. Mettez de l'air d'Auvergne en flacon pour nous et vos clients, Jacques.

Mais, un jour, tout changea soudain. Au moment où l'on se disposait à partir pour la promenade habituelle, un domestique apporta une lettre au docteur.

Il lut, puis la tendit à Suzan.

—Lordier se sent très fatigué. Il me demande si je puis faire l'intérêt au sanatorium, pendant cette crise qui ne sera peut-être pas longue. Dès lors, qu'il s'agit d'un service à rendre, j'accepte, c'est évident.

La jeune femme avait pâli.

—M. Lordier devrait s'adresser à un médecin de Clermont, dit-elle vivement. Il vous faut un repos total, de l'air, de la distraction. Répondez négativement, en donnant ces raisons très valables, M. Lordier le sait mieux que personne, lui qui vous a soigné.

—Justement parce qu'il m'a soigné, il "sait" qu'il ne me demande que le possible. Aller à Durtol, même à pied, est une très courte promenade ; une visite au sanatorium n'a rien de fatigant.

—Je serai très seule sans vous...

—Vous pourrez m'accompagner avec Daisy et Rosel, venir m'attendre, quoique l'heure du retour soit assez problématique, puisqu'elle dépend non du médecin, mais des malades à soigner. Enfin, Suzan, c'est

un service de quelques jours, une question de charité fraternelle, je ne puis refuser, je vous l'affirme. Qu'allez-vous faire cette après-midi ?

—M'installer au jardin et dessiner un peu.

Avec un certain embarras, il dit :

—Ma mère n'est pas venue depuis assez longtemps, ne pourriez-vous aller la voir quelques minutes, ou, si vous le préférez, envoyer Rosel et Daisy ? Cette attention lui serait agréable.

—J'enverrai Rosel ; sûrement elle pleurera.

Il eut un geste brusque.

—On la laissera pleurer ; cette enfant "doit" s'habituer à sa grand-mère.

—Eh bien, on la laissera pleurer, mon ami. Quant à moi, je recevrai toujours gracieusement Mme Orvanne, mais je préfère ne pas aller chez elle, nous nous heurtons sans cesse, vous le savez.

—Oh ! les femmes, les femmes !... Je prends le parti de la neutralité. Laissez-moi en dehors de tous ces riens, qui, à vous et à ma mère, semblent de vraies montagnes.

Il inclina sa haute taille, baisa sa femme silencieuse, Rosel, qui gazouillait un tas de choses incompréhensibles, jeta un "A bientôt !" sonore, et allant vers le domestique qui attendait sa réponse :

—Je pars, avec vous, dit-il.

Suzan les regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au tournant de la route ; alors, attentivement, elle relut les quelques lignes tracées par le docteur Lordier d'une main fiévreuse :

"Mon cher camarade,

"Pouvez-vous venir de suite chez moi ? Vous me donnerez votre avis sur la crise qui me jette au lit sans crier gare. Ce n'est pas la première et, d'habitude, ce n'est pas long. Je m'inquiétais d'un remplaçant au sanatorium pour ces quelques jours de souffrances, votre mère, qui a fait hier une visite à ma femme, nous laisse espérer que vous accepterez de bon cœur cet intérim. Je connais votre dévouement et

vous remercie d'avance en vous serrant la main.

"LORDIER."

Suzan froissa la lettre entre ses doigts nerveux.

—Oh ! qu'elle va être contente d'avoir réussi à nous éloigner un peu l'un de l'autre ! Je...

—Madame, faut-il déshabiller la petite ?

C'était la fidèle Daisy qui, presque aussi attristée que sa maîtresse, interrogeait.

Une minute, la jeune femme eut la velléité de se venger en gardant l'enfant auprès d'elle, mais Jacques se serait contrarié ; de plus, ne devait-elle pas, ainsi que l'avait conseillé le docteur Roscob, ainsi qu'elle le pensait elle-même, racheter ses torts passés par quelques sacrifices ?

—Conduisez Rosel chez Mme Orvanne, dit-elle, un léger sourire aux lèvres devant l'air consterné de Daisy. Monsieur le désire vraiment. Si elle vous reçoit mal, vous reviendrez aussitôt ; sinon, restez un peu avec ma belle-mère, lors même que Rosel pleurerait. Ma pauvre Rosel finira bien par s'habituer au bonnet auvergnat.

Daisy hocha la tête. Et, tout le long du chemin, elle songea que jamais la petite, pas plus qu'elle, Daisy, ne pourrait "s'habituer" au visage maussade qu'entourait le fameux bonnet.

...Sa haute taille courbée en deux, Mme Orvanne enlevait les herbes folles qui poussaient avec vigueur dans un carré de choux, quand un rire clair d'enfant lui fit lever la tête.

Vers la palissade qui clôturait le jardin, d'énormes plants de roses trémières dressaient leurs tiges chargées de fleurs aux teintes vives, et Rosel, les mains tendues, cherchait à saisir l'une d'elles, tant ce rouge éclatant captivait son regard.

—Ah ! c'est toi ? fit la paysanne se remettant à son carré de choux.

Daisy poussa bravement la porte à claire-voie.

—Madame ne sort pas aujourd'hui, elle a pensé, comme monsieur, que vous seriez contente de voir Mlle Rosel.